

HAÏM GOURI «JE SUIS UNE GUERRE CIVILE» 2006
PROPOS RECUEILLIS par Dominique Simonnet 09/03/2006

Parfois, sa voix s'anime, son timbre devient rocailleux, ses mots se font plus précis pour dire la nostalgie, le temps lointain de son enfance où, sur cette mince langue de terre qui ne s'appelait pas encore Israël, il nourrissait des rêves de fraternité. Haïm Gouri y est né voilà quatre-vingt-trois ans, bien avant la création de l'État. Considéré comme le plus grand poète israélien, cinéaste, journaliste, romancier aussi, il a tout vu, tout vécu: guerres, trêves, peurs, douleurs... Il faut lire L'Affaire chocolat (10/18), où il conte le désarroi de deux juifs rescapés de l'enfer, et Face à la cage de verre (éd. Tirésias), son récit du procès Eichmann. Dans son appartement de Jérusalem, une lumière ocre caresse ses innombrables livres, sa femme, Alika, a apporté le café et les dattes, et feuillette avec lui les albums de souvenirs... Avec passion, Haïm Gouri, qui inaugure notre série d'entretiens historiques avant les élections législatives du 28 mars, raconte son pays, sa vie, sa déchirure.

Vous êtes né en 1923, dans la toute jeune Tel-Aviv, sous domination britannique, avant que soit créé l'État d'Israël. Quel souvenir gardez-vous de votre enfance?

Tel-Aviv avait été fondée sur les dunes au nord de Jaffa, en 1909, quatorze ans avant ma naissance. C'était comme un commencement, quelque chose qui allait changer l'Orient, une ville étrange entre passé et avenir. Mes parents, qui avaient émigré de Russie en 1919, venaient du malheur, des pogroms, de l'abîme. Ils n'en parlaient pas... Un jour, dans un café de Tel-Aviv, le poète Nathan Alterman nous a dit: «Il fut un son que même le plus sensible des sabras ne pourrait imaginer.» Là-bas, raconta-t-il, on entendait la «sirène»: le cri des femmes juives pendant le pogrom. A Jérusalem encore, les immigrants ne pouvaient percevoir le son d'une cloche sans y penser et frémir. Moi, j'étais un gamin, loin de tout cela, je ne connaissais pas l'Europe. Appartenir à la diaspora était considéré comme une punition divine. Les gens de bien, eux, étaient en Palestine. J'avais une seule patrie - ici - et une seule langue - l'hébreu.

**«(Toute ma vie, j'ai été déchiré entre l'amour de l'autre et l'obligation de me battre)»
Vous avez été élevé dans l'idéal du sionisme.**

C'était le temps de l'innocence. Nous aspirions à changer le monde, à créer un homme nouveau, par le travail, par l'égalité. Je me souviens d'une inscription sur un mur: «Vous êtes la roche sur laquelle sera bâti le temple de l'avenir.» C'était un sionisme actif. Nous étions éduqués dans la mémoire de la victoire des Maccabées [qui, selon la tradition, ont éclairé et purifié le temple de Jérusalem], l'idée que la lumière naît du travail salvateur. A l'école, on nous enseignait le socialisme et la laïcité. Je connais encore par cœur les chants ouvriers européens et celui des déportés. [Il chante: «O terre enfin libre, où nous allons revivre, aimer, aimer...»] Nous étions animés par un optimisme infini. Je me souviens de mon camarade d'école, Yitzhak Rabin, qui m'aidait à préparer mes examens (sa mère, Rosa Cohen, était arrivée d'Odessa par le même bateau que mes parents). Lui, c'était déjà un petit génie... Tel-Aviv était ouverte à tous les vents du monde. Nous suivions ce qui se passait en Europe, la guerre d'Espagne, le Front populaire... 90% des gens étaient européens - russes, polonais, allemands - dont beaucoup d'intellectuels, d'avocats, de médecins qui avaient fui après la prise du pouvoir par Hitler en 1933. Je me souviens d'un vendeur de saucisses sur la place Mugrabi, à Tel-Aviv: c'était l'un des plus grands critiques littéraires d'Allemagne.

Comment cohabitiez-vous avec les Arabes?

Collée à Tel-Aviv, ville jeune, moderne, révolutionnaire, il y avait Jaffa, arabe, biblique, orientale. Regardez. [Il montre une aquarelle du peintre Nahum Gutman, qui aimait Jaffa.] La beauté orientale, la sensualité, mais aussi la crainte - N'y allez

pas, nous disait-on, c'est dangereux. Depuis mon plus jeune âge, j'ai connu la tension entre les deux nations. Notre héros, c'était Joseph Trumpeldor, pionnier courageux qui avait été tué en 1920 en défendant des implantations juives. La Grande Révolte arabe et les premiers massacres ont commencé le 19 avril 1936. Cela a duré trois ans. Les Arabes chantaient: «La Palestine est notre patrie, les juifs sont nos chiens.» Je me demandais avec une profonde tristesse pourquoi ils ne comprenaient pas que nous n'étions pas des croisés, des colonialistes venus conquérir l'Orient. Quant à nous... D'un côté, nous avions ces beaux slogans: «la solidarité entre les peuples». Mais de l'autre... Un jour, un Arabe sur un âne a apporté des tomates et des concombres pour nous les vendre bon marché. Deux garçons se sont approchés et ont dit qu'il fallait «acheter hébreu»; ils l'ont chassé en jetant ses légumes par terre. Ma mère, voyant cela, s'est mise à pleurer longuement... Toute ma vie, j'ai été déchiré entre la pitié, l'amour de l'autre, et l'obligation d'agir, de me battre. Dans un de mes poèmes, Guerre civile, j'ai écrit: «Une moitié de moi fusille l'autre au mur des vaincus...» Oui, je suis une guerre civile. Car il s'agit d'abord d'une guerre en moi-même, dans l'homme lui-même

Vous vous êtes engagé en 1941 dans le Palmah', bras armé de la Haganah, l'organisation clandestine juive qui luttait contre les Britanniques pour l'indépendance.

J'y suis resté neuf ans. Nous employions la force comme moyen politique, mais nous évitions de tuer. Lorsque en février 1946 nous avons fait sauter, avec 130 kilos de TNT, le camp britannique du mont Carmel, qui accomplissait le travail ignoble de la chasse aux immigrés juifs, nous les avons prévenus un peu avant. David Ben Gourion disait: «Il y a trois choses pour lesquelles nous sommes prêts à mourir: la liberté d'immigration de nos frères vers notre pays, faire fleurir le désert de notre pays et la souveraineté nationale de notre peuple dans notre pays.» C'était clair. Vous allez en Europe pour la première fois en mai 1947, envoyé du Palmah', afin de rapatrier les rescapés de la Shoah.

Hongrie, Tchécoslovaquie, Autriche... C'était ma première rencontre de sabra avec mes frères inconnus, les juifs d'Europe. Ce fut le grand changement de ma vie. A Budapest, dans une synagogue, j'ai entendu un rabbin prononcer cette phrase de la Genèse: «Je cherche le frère...» Tout le monde s'est mis à pleurer. Je me suis demandé: «Gouri, qui es-tu?» J'ai compris que j'appartenais à un peuple assassiné, un peuple millénaire que l'on appelle «juif». En Israël, j'étais un Hébreu. Je me suis découvert juif. J'ai ensuite emmené des jeunes Hongrois en Tchécoslovaquie pour leur apprendre le parachutisme. C'étaient des jeunes rescapés de la Shoah... Ce n'était pas facile... Peu après, à l'hôpital Rothschild de Vienne, j'ai vu, sur des lits de bois empilés sur trois étages, des gens entassés qui criaient comme au fond d'un cauchemar, et aussi de jeunes couples qui faisaient l'amour, après des années de séparation. Le désespoir, l'épuisement, mais aussi une force insensée émanaient des déportés.

Pendant ce temps, chez vous, les événements se sont précipités. L'ONU a adopté le plan de partage de la Palestine et, le 14 mai 1948, David Ben Gourion a proclamé l'indépendance de l'Etat d'Israël. Mais les pays arabes ont aussitôt attaqué. Vous, vous revenez d'Europe, pour participer à cette autre guerre...

J'avais quitté la Palestine avec un passeport britannique. Je revenais israélien, avec un avion rempli d'armes livrées par la Tchécoslovaquie. Tout était changé. Au moment où les rescapés de la Shoah arrivaient, la jeunesse israélienne se faisait tuer à la guerre. Pouvait-on aussi envoyer au combat les derniers enfants des familles exterminées dans les camps? Mais, pour eux, il s'agissait d'effacer l'humiliation de la Shoah. Ils revivaient en combattants, et non plus en victimes. Israël est né à cause de la Shoah, entend-on parfois. Non: malgré la Shoah! Que

nous soyons le seul peuple au monde auquel on refuse la souveraineté, cela nous était inacceptable. Nous avions très peur, mais nous étions unis dans la conviction que nous menions une guerre juste. Les Arabes avaient rejeté la solution des Nations unies. Nous étions attaqués, il fallait nous défendre. Nous n'avions aucun doute. Aujourd'hui, certains doutent...

«j'ai vu une jeune femme arabe, très belle, figée, sous le choc. C'était comme si elle voulait me dire: "Je suis ici, et je suis votre problème"»

Vous vous retrouvez donc, les armes à la main, dans le Néguev et le Sinaï, face aux Egyptiens.

Dans notre bataillon, il y avait beaucoup de rescapés de la Shoah - français, marocains, polonais, hongrois, roumains, russes - qui ne connaissaient pas l'hébreu. Pendant l'assaut, dans le désert du Sinaï, quelqu'un a même crié comme un fou: «Pour Staline, et pour la patrie!» Un vieux réflexe. Oh, ce fut cruel... J'ai écrit dans l'un de mes poèmes: «La pitié était plus grande que moi.» Mais il fallait défendre notre Etat. Les villages vidés, le départ des habitants? Certains croyaient ne partir que pour quelques jours... Cette question des réfugiés nous hante toujours. Pour les Arabes, c'est notre péché originel. Nous sommes responsables. Mais ils ont aussi une part terrible dans ce drame.

L'armée israélienne était alors composée de jeunes gens inexpérimentés. Comment expliquer sa victoire?

Au début, de novembre 1947 à mai 1948, ce n'était qu'une armée de sans-culottes, engagée dans une bataille d'embuscades. La route de Tel-Aviv à Jérusalem était bloquée, Israël a essuyé de grosses pertes. Tout a changé quand les armes sont arrivées de Tchécoslovaquie: fusils, mitrailleuses, avions, canons de la Première Guerre mondiale. Peu à peu, l'armée s'est renforcée, nous avons développé des tactiques d'attaque de nuit très efficaces... L'armée égyptienne a été vaincue. La guerre s'est conclue, au printemps 1949, par l'institution d'une ligne d'armistice (la ligne verte). Nous aurions pu aller plus loin, jusqu'aux rives du Jourdain. Un jour, j'ai demandé à Ben Gourion: «Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?» Il m'a répondu que nous aurions alors été placés devant deux impossibilités: soit chasser les Arabes des territoires, ce qui aurait été dramatique, soit les garder comme citoyens, ce qui risquait de faire implorer notre jeune Etat. «Nous avons du travail pour deux ou trois générations, a-t-il ajouté. L'histoire n'est pas terminée.» Ce mélange de morale et de réalisme est encore d'actualité: aujourd'hui, nombre d'Israéliens préfèrent laisser des territoires aux Arabes afin de ne pas s'y trouver minoritaires.

Au fil des années, la population israélienne se gonfle des immigrés juifs qui affluent toujours d'Europe. En 1967, Israël lance une guerre préventive contre l'alliance arabe qui menace. En six jours, les armées égyptienne, jordanienne, syrienne sont écrasées.

J'ai participé à la prise de Jérusalem, comme capitaine de réserve. Ce n'était pas comme au Sinaï. Cette fois, le front était au cœur de la ville... A un journaliste français qui lui demandait ce qu'il ferait des juifs après sa victoire, Ahmed Choukeiry, le chef de l'OLP avant Arafat, avait répondu ceci: «Il n'y aura plus de problème juif en Palestine après la victoire.» Les gens étaient enragés. Au lendemain de la guerre, j'ai cru que mon rêve d'Israël se réalisait: la terre biblique, la Samarie, les oliviers... Mais, sur la route du nord, tout était vide. Il y avait des drapeaux blancs sur les toits et des gens tapis derrière les murs. Au bord du chemin, j'ai vu une jeune femme arabe tout en noir, très belle, figée, sous le choc. C'était comme si elle voulait me dire: «Je suis ici, et je suis votre problème.» Ce fut le retour brutal de la réalité: nos deux peuples sont liés, on ne peut pas les éloigner l'un de l'autre, mais on ne peut pas les mélanger... Dès lors, plus rien n'a été

comme avant. Après la guerre des Six-Jours, le peuple israélien a perdu sa cohésion et ses certitudes. Nous sommes devenus une nation déchirée, avec des jeunes gens qui ne savent plus si les combats qu'ils doivent mener sont justes et inévitables.

La suite, que nous retracerons la semaine prochaine avec l'historien Ilan Greilsammer, est une terrible succession de conflits et de cessez-le-feu. La guerre, la trêve, et encore la guerre... C'est l'histoire de votre vie.

Le mouvement sioniste de mon enfance voulait redonner à notre peuple une place dans l'Histoire. J'appartiens à cette génération de 1948 qui a eu la grande joie de créer un Etat - il y en a une tous les mille ans, a dit Alterman. J'ai vécu le big bang de notre nation, le passage à sa souveraineté. Et j'ai vu le pire, l'indicible, l'extermination des juifs d'Europe... Chaque jour, j'y pense. Chaque jour. Dans la préface à La Nuit, d'Elie Wiesel, François Mauriac évoque ce «peuple qui a été sacrifié sur l'autel de la race, la plus terrible de toutes les idoles». La Shoah n'est pas une mémoire lointaine. Elle est dans l'actualité, jusque dans les discours de ce fou qui règne à Téhéran.

[Sa femme, Alika, ouvre un album de photos. On voit Haïm Gouri bébé, puis à l'école à Tel-Aviv, adolescent au côté de Yitzhak Rabin, avec de jeunes parachutistes en Hongrie, en journaliste correspondant auprès de De Gaulle, avec Simone de Beauvoir...]

Aujourd'hui, si vous vous demandez comme autrefois: «Qui es-tu, Gouri?» ...

Je réponds immédiatement: «Je suis israélien.» Qu'est-ce que cela veut dire? Les uns ont affirmé qu'Israël est un Etat juif, d'autres qu'il est l'Etat des juifs. Dans ce peuple bizarre, où se trouve la frontière entre le religieux et le national? Dans mon identité est incluse mon appartenance au peuple juif millénaire, celui de l'époque biblique. Mais je suis lié à toutes les nations qui ont vécu sur cette terre, les Turcs, les Mongols, les Byzantins, les Romains et les Arabes.

Comment imaginez-vous l'avenir d'Israël?

Quelques mois avant l'assassinat de Yitzhak Rabin, sa sœur Rachel m'a envoyé une lettre: «Gouri, écrivait-elle, vous êtes aveugle! Il y a des cris de fous autour de la maison. Des cris de haine. Où sont ses amis?» Elle avait compris le danger. Mais personne ne croyait cela possible... Oui, la haine peut toujours revenir. De tous les côtés... Mais sans la force, hélas! nous n'avons aucune possibilité de vivre dans cette région de colère qui n'a pas de pitié pour les faibles. Je crois qu'Israël est assez fort pour se défendre. Au long de ce dur chemin, nous avons aussi appris les limites de cette force. Aujourd'hui, certains, plus nombreux qu'on ne le croit, ont la volonté de trouver une solution: pas l'amour, oh non! Ni la fraternité. Simplement vivre l'un à côté de l'autre... En France, on a tendance à nous juger hâtivement, sans venir ici pour comprendre, et beaucoup d'Israéliens en souffrent. Soyez plus honnêtes, plus justes avec nous. Israël, c'est si compliqué... Ne rendez pas non plus les juifs de la diaspora responsables de ce que font les Israéliens. Nous sommes seuls, nous, ici, responsables de nos actes.

Il est loin, le rêve sioniste de votre jeunesse... Je rêvais d'un Etat fraternel israélien et arabe...

Ce n'est pas réaliste. Il nous faut nous séparer. Deux Etats pour deux nations. Parfois, je pense que cette situation ne finira jamais. Et, parfois, je me dis que les deux peuples sont plus sages qu'autrefois, que même si l'avènement au pouvoir du Hamas semble nous ramener en 1947, on renouera le dialogue... Il y a une immense fatigue des deux côtés, vous savez. Nous sommes fatigués de la mort... Mais il ne s'agit pas d'une malédiction ni d'une punition des cieux. C'est une affaire humaine, banalement humaine. Un ami arabe m'a dit un jour: «Vous, les juifs, vous cultivez l'idée d'un avenir salvateur, où on passerait de l'obscurité à la lumière, de

la guerre à la paix. Pour nous, le temps est cyclique: été, printemps, hiver, automne; guerre, paix, amour, haine... Alors, n'attendons pas. Donnons seulement à la vie la chance d'être vécue.» Je crois qu'il a raison: juste amoindrir la haine, donner une petite chance à la vie.

AUX SOURCES DU SOUVENIR

Haïm Gouri

Oui, oui, il y avait là-bas un camp britannique, proche du quartier caucasien, avec des tentes indiennes, et une roulante, qui crachait sa fumée dans le matin froid. Les soldats portaient des uniformes de laine verdâtre et des jambières. Certains avaient des capotes, comme on en voit sur les photos de la grande guerre. D'autres fumaient des cigarettes anglaises. Une odeur entêtante et douceâtre Players, Woodbine, Senior Service, State Express se mêlait à celle du bacon grésillant et des oeufs frits.

Plusieurs camions énormes aux roues d'épais caoutchouc sans pneus étaient garés là-bas. Un conducteur essayait d'en faire démarrer un à la manivelle. Le moteur faisait entendre une succession de bruits secs, donnant des signes de vie comme s'il allait répondre, puis retournant au silence. Le soldat ne se découragea pas. Il savait déjà que cela se passerait ainsi, que le moteur était encore froid et qu'il fallait répéter l'opération implorante, adjurant, instamment exigeante. Il introduisit à nouveau l'extrémité de la manivelle sous le capot, et d'un énergique mouvement circulaire, s'efforça une fois de plus de convaincre le golem inanimé de donner signe de vie. Ce dernier multiplia ses tousotements, ne se décidant ni à s'allumer ni à caler. L'homme ne renonçait pas. Il continuait à tourner la manivelle du même mouvement rituel, continu, jusqu'à ce que s'élève le son juste. Sur le visage du soldat s'étira un sourire de triomphe. L'air matinal s'emplit d'une puanteur d'essence brûlée. Et voilà ! L'énorme carcasse du camion frémit à présent, le moteur froid, engorgé, toussant, asthmatique, choisit la voie de la vie et gagne en puissance.

Non loin, une sentinelle au casque plat porte ceinturon et baïonnette au canon de son fusil, un Lee-Enfield court avec chargeur, comme le garçon allait l'apprendre par la suite.

C'est ici, exactement ici, que se tint un Goliath anglais plein d'arrogance, ne cessant de défier à la boxe les bloody Jews en un combat à la loyale . Il revint plusieurs jours de suite là-dessus. Comme personne ne répliquait, il traita les Juifs de lâches. Ephraïm Koitzim eut du mal à supporter l'affront subi par son peuple, et se présenta pour un combat perdu d'avance. On le releva du ring sablé la mâchoire démise, les deux yeux au beurre noir, crachant du sang et des fragments de dents conservés jusqu'aujourd'hui au musée du renouveau de la bravoure hébraïque. Mieux vaut perdre un duel que l'esquiver.

Alors survint Emile, opérant un tournant historique et se transformant en héros national. Il sauva notre honneur outragé et procura des instants de joie, de fierté et de bonheur à Tel-Aviv et à la communauté d'Erets-Israël. Beau comme un prince, né pour se battre, il était bâti tout en puissance mens sana in corpore sano. Il y avait en lui un rare mélange d'esquive rapide et de frappe puissante, de prudence calculée et d'audace sans détours. Son sang-froid ne diminuait en rien l'ardeur de sa colère. Il se dressa face au champion anglais en lui disant : Tu as joué au héros contre des faibles... C'est trop facile... Viens donc te frotter à moi... Beaucoup pensèrent qu'Emile avait perdu la tête et que son compte était bon. Lui seul, formé au club Bennie Leonard, savait qu'il ne se vantait pas. Au troisième round, Emile envoyait son terrible crochet du droit. L'arbitre compta jusqu'à dix, mais Goliath était à terre.

Par la suite, notre héros Emile devait battre Mohammed Naguib, alors champion

de boxe de l'armée égyptienne, et plus tard à la tête de la junte militaire qui allait détrôner le roi Farouk.

Non loin, un peu à l'ouest, s'ouvrait en 1932 la première Foire du Levant, avec pour logo Le chameau volant. J'avais neuf ans. A l'entrée de la Foire flottaient au vent de Tel-Aviv les drapeaux des contrées et des nations qui nous avaient envoyé leurs produits. Des hauts-parleurs s'échappaient un chant composé spécialement pour la circonstance. Je dois être l'un des derniers à me souvenir des paroles :

La Foire du Levant nous chanterons,
le chant de demain entonnerons.

Grain, vin et huile nos navires
ont transporté vers Ophir.

Depuis que l'Ecclésiaste imposa sa loi,
le fils de David, Salomon le grand roi,
notre terre fut une porte s'ouvrant
vers les terres du couchant.

Et le refrain, qui a un tel air de fête : Vole, chameau / plus haut plus haut / au-dessus des sept mers planant / souhaite la paix à toutes les contrées / et conduis-les à la Foire du Levant.

La terre d'Israël est un pont entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, une porte vers la mer Rouge et Ophir, et un passage vers l'occident. Le chameau volant salue toutes les nations, les accueillant à la Foire du Levant. Pour une raison quelconque, nous avons toujours cru les yeux du monde fixés sur nous . Mais Tel-Aviv faisait la fête.

Oh, quelle était belle cette fête foraine. Je me souviens de la grande roue entre enfer et ciel, des filles terrorisées hurlant Maman, des apaisements virils. Je me souviens du train fantôme le long d'obscurs tunnels de terreur, de l'apparition de pâles squelettes ricanants. Je me souviens du mur de la mort, des motocyclistes ivres de vitesse et de bruit sur cette paroi abrupte.

De tout, je me souviens de tout. Non loin se dressait un stand de carabines à air comprimé, et derrière, dans la pénombre, le sorcier hindou, un juif roumain qui avait acquis une réputation internationale de grand magicien. Ce n'était peut-être pas Houdini, le roi des illusionnistes, mais bien l'un de ses disciples les plus doués. Il était lui aussi l'hôte de Tel-Aviv la Blanche, venu montrer monts et merveilles. De mes propres yeux je lui ai vu scier une femme en deux, puis, d'un revers de baguette, recoller les morceaux. Il tirait une foule de drapeaux de son oreille gauche, et de la droite une volée de colombes blanches roucoulantes. Il lisait les pensées et sondait les coeurs, et autres étranges prouesses similaires, inexplicables et semblables au doigt de Dieu....

Tout autour, dans la cohue et le tumulte, se pressaient ceux de notre blanche ville, alors que de nombreux visiteurs affluaient de tout le pays, de Rouhama à Metoula, Arabes en fez et keffieh, manteaux et costumes européens, venus de la proche Yaffo ou même de l'antique Jérusalem. Des vétérans et des sabras, ainsi que des immigrants nouveaux venus à en juger par leur parler polonais, constatant, les yeux écarquillés, que la Palestine c'était aussi cette fête foraine, et pas seulement des dunes, un soleil brûlant et des plants de ricins. Bienheureux étions-nous d'avoir reçu cela !

Moi aussi j'étais là-bas, tournant dans cet ensemble merveilleux et écoutant la chanson qui s'échappait des hauts-parleurs le chant de demain entonnerons . Tout était plein de lendemains.

Puis séleva sur cet emplacement la gare routière, qui desservit notre ville et notre pays une soixantaine d'années, jusqu'à ce qu'elle soit réinstallée dans un bâtiment flambant neuf de la rue Levinsky. La gare centrale... Que pourrais-je bien dire en sa faveur ou défaveur qui nait déjà été dit et redit ? C'était bien davantage qu'une

gare routière desservant proches et lointains. Ici, dans la fièvre, l'agitation et le tumulte, les cris, les ronflements de moteur et les chalands, entre les boutiques, les éventaires et les kiosques, entre les gargotes et les soldes, dans cette laideur, cette nudité exposée au soleil et à la pluie, tu pouvais sentir l'autre Israël, auquel toi aussi, volens nolens, tu appartenais. Oui, toi aussi, tu faisais partie de ce spectacle qui ne te demandait pas ton avis.

Ici, entre les boutiques d'habits et de chaussures, entre les petits gâteaux et les borekas des spécialistes de Seriar, on trouvait également des éventaires proposant bière, arak et brandy, tous les journaux et les revues porno, le cinéma Merkaz (Central), qui passait à la dérobade Passions du désir, et les merveilles du fellafel garni à volonté, ce qui permettait aux affamés de bourrer leur pita de tous les légumes frits, salades, variantes, condiments, versant sur cet assemblage de la tehina à tire-larigot, pour mieux honorer ce mets national. Un pays peuplé de gens mangeant debout ou en marchant, de camelots vociférant à la face du ciel, pays d'une multitude ne payant pas de mine, censée se fondre pour devenir la nation hébraïque dans sa patrie, comme disent les beaux-parleurs. Mon ami Moussa Fish assure que ce n'est pas là le melting-pot du rassemblement des exilés, mais la cocotte-minute d'un ramassis d'exilés. J'ai plus d'une fois entendu dire que la gare routière n'est pas le cœur d'Israël, qu'à deux pas de là on trouve Guivat Brenner, l'Institut Weizmann, les musées, le théâtre Habimah, les bibliothèques, l'université, et autres institutions qui donnent la vraie mesure d'Israël. D'autres ont répliqué que la gare routière est plus puissante que tout cela, et que, bien plus qu'une station centrale d'autocars, elle est carrefour culturel et laboratoire d'un hébreu différent. Ce n'est peut-être pas un lieu pour les délicats. Je suis convaincu qu'à l'étranger, les gares routières ont un tout autre aspect.

Ici, dans le tumulte, les clameurs et les vapeurs d'essence, passaient également des myriades de touristes, lestés de lourds sacs. Et toi, devenu entretemps un bon patriote israélien, tu avais honte de les voir demander les toilettes ou les cabinets, sachant ce qui les attendait dans les pissotières et les latrines de notre gare routière, et craignant qu'à Dieu ne plaise, ils puissent médire de notre pays.

Elle n'est plus là aujourd'hui. Elle a été réinstallée rue Levinsky. Parmi ce qui reste, on trouve un entrepôt géant de livres d'occasion. Des trésors. J'ai moi-même trouvé quelques-uns de mes livres qui me manquaient, des éditions originales. Entre autres j'ai trouvé mon livre *La cage de verre*, avec une cordiale dédicace à M.D., homme de livre et d'épée. Mon livre est parvenu de la plaine aux orangers jusqu'à la vallée du Jourdain, au kibboutz Gilgal, selon le cachet de la bibliothèque. De là il s'est retrouvé dans cet entrepôt à l'ancienne gare routière. J'espère qu'il a été lu avant d'entreprendre cette odyssée.

Je ne m'étais pas rendu depuis fort longtemps à l'ancienne gare routière de Tel-Aviv. Je l'ai parcourue récemment de longues heures durant. Celui qui veut connaître l'autre Israël, qu'il y aille. Je me suis assis, et, rassasié de jours, j'ai commandé une bière. D'une boutique de vêtements proche selevaient des mélodies orientales dans un fracas de décibels. Un peu schlass et pensif, je regardais les passants israéliens divers, Arabes citoyens de notre pays ou habitant les territoires de l'Autorité palestinienne. À leurs côtés, quantité de Roumains, Turcs, Africains et Asiatiques, bâtisseurs de nos Pithom et Ramsès, et autres domestiques et égoûtiers de la première cité hébraïque. Certains se pressaient aux portes de centres téléphoniques internationaux pour appeler leurs proches, d'autres faisaient leurs achats, tandis que leurs semblables buvaient du café ou des boissons fortes.

Je parcourais ces rues, familières depuis ma plus tendre enfance : Nave Shaanan, Bné Brak, Tibériade, Yessoud Hamaala... Dans un magasin de jouets et d'articles de bureau, la vendeuse me dit : Nous sommes installés ici depuis cinquante ans, mais

les choses ne sont plus ce quelles étaient. Depuis que les autocars sont à un autre endroit, on a moins de clients. A leur place, vous voyez tous ces gens-là. J'ai l'impression d'être à l'étranger. Venez le soir, vous verrez ce qui se passe par ici. Une maison sur deux est un bordel.

J'ai continué à circuler entre les enseignes de peep-shows en hébreu et en anglais. Vitrites aux photos d'un paradis terrestre réservé à ceux qui entrent. Lolita, Petit Paris, Amsterdam, Copenhague. Salons de massage. Des milliers d'étrangers, solitaires en rut. Offre et demande. Des cafés qui n'ont pas lair d'ici et télévision, vidéo, films X. Ils sont venus acheter des vivres en Israël. Du pain et du travail, le sale travail méprisé par les Israéliens. Nos Brigades du travail. Bâisseurs et serveurs de notre pays. Serrés comme des sardines. Une exploitation éhontée. Nos travailleurs étrangers. On trouve ici un grand nombre de ces centaines de milliers. Au sud et non au nord de la ville. Certains sont les parents d'enfants qui parlent l'hébreu. Comment et quand partiront-ils d'ici et rentreront-ils chez eux ? Que deviendront ceux qui restent ? Si Israël était canaanite, ils seraient ou du moins les plus capables d'entre eux acceptés d'une quelconque façon dans le vaste camp des immigrants, et changeraient d'identité. Mais Israël, cette nation si juive, qui a besoin de leur labeur et de leur sueur, ne veut pas d'eux. Elle ne convertira pas non plus cette multitude, qui demeurera dans son no-mans-land, dans sa criante altérité.

Je voulais entamer la conversation avec quelques-uns d'entre eux, mais ne connaissant pas leur langue, je me suis contenté de les regarder comme un étranger fourvoyé là. Je voulais leur raconter qu'exactement à cet endroit, s'était déroulé un match de boxe entre le champion britannique et un jeune hébreu nommé Emile Avineri, et qu'ensuite avait ici-même pris place la première Foire du Levant, puis que sur ces lieux se dressait la plus grande gare routière du pays. Aujourd'hui ils sont ici. Les nouveaux Israéliens. Sur l'écran de télévision défilent les images vidéo. Tout le Kama Sutra passe devant nos yeux. Plus haut, les drapeaux d'Israël et de la Turquie, souvenir de l'empire ottoman...

Traduit par Colette Sale

IL N'EST PAS ENCORE TEMPS DE RECITER LE KADDISH 2008

Par Haim Gouri dans le Haaretz 21 11 2008

Des prédicateurs de malheur prédisent l'effondrement de la gauche comme force politique, et la montée de la droite avec sa kippa usée. L'ère de la gauche est terminée, ah oui, je les entends le dire.

Je ne vais pas rejoindre le cortège funèbre. Nous parlons d'une force politique et intellectuelle profondément enracinée et qui a façonné l'implantation juive sur la terre d'Israël pour des générations, et le visage d'Israël comme État indépendant. Ce pays a besoin d'une gauche social-démocrate, et les nombreuses minorités en son sein, aussi.

Dans les pays démocratiques, les gouvernements vont et viennent. En Israël, aussi, un bouleversement donne lieu à un autre. Après de longues années du règne du Mapai, l'étoile de Menachem Begin est montée au firmament, contrairement aux lois de la nature pourrait-on dire. Certains la considéraient comme un tremblement de terre, une terrible catastrophe. Je me souviens comment, à la fin d'une nuit emplie de fumée, des yeux rouges, j'ai vu le soleil se lever sur les collines de Moab, malgré tout. Aucune transformation cosmique n'a donc eu lieu en fait.

Définir la "gauche" pourrait être une bonne idée. Je veux parler du mouvement sioniste-socialiste qui a émergé au cours de la période de la deuxième alya, qui mettra en place la Histadrout, la fédération du travail, les kibboutzim, les

moshavim et la société qui a fondé la holding "Hevrat Ha'ovdim". "Hevrat Ha'ovdim" a établi la "Kupat Holim", l'organisme social de santé, la "Tnuva" des produits laitiers, la coopérative des consommateurs "Hamashbir Lazarchan", l'entreprise de construction "Solet Boneh", le réseau scolaire "Beit Hahinuch", le théâtre "Ohel", le journal "Davar". Quelque chose que les travailleurs pauvres en Israël avaient été en mesure d'obtenir, demeure toujours l'objet d'une lutte en Amérique à ce jour : la médecine socialisée.

Depuis sa création, le mouvement ouvrier a été témoin de véritables tempêtes et de controverses. Il a surmonté les fusions et les scissions internes sur les questions sociales et les questions politiques, depuis la bataille contre les Britanniques, les relations avec l'Union soviétique, et en particulier les luttes sans fin contre le mouvement nationaliste arabe. De ma petite enfance, j'ai des souvenirs de la querelle avec la droite. Des paroles de l'ancien chant du Betar me reviennent à l'esprit :

*"Staline, Hitler, Ben-Gourion /Bientôt, nous espérons qu'ils auront disparu /
Envoyez-les se faire voir "chez les Grecs"/
Pour le Mapai, aussi, nous l'espérons et prions !"*

D'un autre côté, David Ben-Gourion m'a écrit une fois une lettre dans laquelle il s'est référé à Begin comme ayant un "caractère nettement hitlérien." Le Mapai était "un groupe de traîtres", et les hommes des kibbutz étaient "les millionnaires avec des piscines."

1967 La guerre des Six Jours a tout changé. L'atmosphère a changé. Après la guerre, les conflits idéologiques entre la droite et la gauche, qui avaient été toujours abstraits, sont devenus partie intégrante de la vie quotidienne en Israël, entre le Jourdain et la mer. D'un côté on s'est félicité du retour dans notre ancienne patrie, "de laquelle nous ne partirons jamais », pour citer Moshe Dayan, alors que dans l'autre camp on voyait l'occupation et l'oppression sur un autre peuple comme une malédiction, qui ferait glisser Israël dans une spirale désespérée de violence qui ne se cicatriserait jamais.

Aujourd'hui, "gauche" et "droite" sont encore des notions gravées dans notre conscience en fonction de leur position sur la "question arabe", qui a continué à nous interpeller depuis l'aube du retour à Sion. D'importants discours critiques sur les questions économiques et sociales, l'éducation et la culture ont été mis de côté, alors que la bataille sur la carte politique continue de faire rage dans ce sanglant pays.

Ce n'est pas seulement valable pour l'Amérique : en Israël, aussi, nous sommes une terre aux possibilités infinies. On a eu le grand raz-de-marée déclenché par Ariel Sharon, qui a quitté le Likoud avec une bande de supporters et un bon nombre d'autres qui ont sauté dans le train en marche et créé Kadima, un nouveau parti centriste. Shimon Peres, Président du Parti travailliste, s'est joint à lui également. Il devenait clair que le Parti travailliste, héritier d'un glorieux mouvement, était sur une trajectoire sans issue. C'était douloureux à voir.

Nous savons ce que les historiens écriront : Comme la gauche devenait de plus en plus faible dans les urnes, de nombreux dirigeants de la droite ont adopté son approche sur la question du "Grand Israël", de sorte qu'en fin de compte, ils sont devenus les vainqueurs. Sharon a répété les paroles de Yossi Sarid, tardivement mais avec vigueur. Et Ehud Olmert, à la fin de sa carrière, a exprimé de nombreux sentiments qu'Uri Avnery avait déjà exprimés il y a plusieurs années.

Tout a changé dans le monde et en Israël. Le communisme est tombé et le capitalisme a gagné, dans le monde entier. La privatisation a de beaux jours devant elle dans ce pays, maintenant, et l'écart entre riches et pauvres est en croissance non stop. Au cours des derniers mois, les États-Unis et le monde entier

ont été témoins d'une crise financière catastrophique qui a fait mis les économies en miettes et a fait pleurer les millionnaires.

Quand on a demandé à Felipe Gonzalez, ancien Premier Ministre de l'Espagne et du secrétaire du Parti Socialiste, ce que le socialisme signifiait de nos jours pour lui, il a répondu ceci : faire des profits comme les capitalistes savent le faire, et les distribuer comme les socialistes savent le faire. Il n'est pas surprenant que Gordon Brown, Premier ministre de Grande-Bretagne et Président du parti travailliste britannique, ait été le premier à bien réagir, lorsque les marchés boursiers mondiaux ont commencé à craquer : en restaurant le contrôle de l'Etat sur les banques, il est devenu un modèle.

Pendant des années, le leitmotif de l'aile gauche dans le journal "Al Hamishmar" était la devise suivante : "Pour le sionisme, le socialisme et la fraternité entre les peuples." Le sionisme n'a pas été mis en pratique par le biais de la fraternité entre les peuples, mais par de cruelles et sanglantes guerres, et le socialisme ne façonne toujours pas le destin de l'Israël d'aujourd'hui.

Mais la gauche israélienne ne mourra pas. Il n'existe pas d'alternative à la sociale-démocratie. Une nouvelle génération va continuer la lutte avec un esprit courageux et une saine combinaison visant à défendre Israël tout en luttant pour la paix entre les peuples qui vivent ici. Les jeunes savent aussi que la force seule ne peut jamais être une véritable solution au problème. Ils devront tendre la main aux minorités dans ce pays, leur donner espoir et respect, du travail pour faire d'Israël une société juste où les êtres humains passent en premier.

L'écrivain est un poète, auteur et journaliste.

INTERVIEW DE HAÏM GOURI APRES GAZA 2009

avril 2009

Et maintenant, la question de notion de "pureté des armes" est maintenant sur le feu la rampe. Existe-t-il quelque chose comme une "armée morale", à votre avis?

Réponse :

"Malheureusement, et à notre grande honte, dans toutes les guerres d'Israël, des choses comme celles-ci (Gouri parle des témoignages de soldats à Gaza) sont arrivées, et blesser des civils et des prisonniers, des pillages et autres actes méprisables. Ce problème a toujours existé.

Même dans la guerre d'indépendance, des actes ont été accomplis que le poète Natan Alterman avait appelé "des crimes de guerre."

Mais il y avait aussi des attitudes diamétralement opposées. J'ai entendu, à l'époque de la première guerre au Liban, parler de l'exemple d'un pilote en mission. Il volait au-dessus de l'une des zones de combat, et les «verts» - les forces terrestres - recevaient un feu nourri et l'appelaient à l'aide sur le réseau de communications.

Mais le pilote leur a demandé des cibles à attaquer précises et a refusé de faire feu dans une région habitée, de manière aléatoire. Au cours de l'enquête, il s'est reproché à lui-même et a dit : "Qui m'a nommé roi qui déciderait qui doit mourir et qui doit vivre, les "verts" appellent à l'aide et je ne leurs vient pas en aide? "

Et voilà le problème ajoute Gouri : « Combien de gens vous êtes "autorisé" à tuer pour sauver vos propres hommes ? Une armée doit maintenir des critères de morale humaine dans la mesure du possible. La morale est quelque chose qui est au-dessus de toute guerre. »